

Paul Claudel,  
Francis Jammes,  
G. Frizeau,  
quelques autres et  
leurs liens avec l'Aisne  
(d'après leur correspondance)

---

L'intérêt de la correspondance de Paul CLAUDEL avec Francis JAMMES et quelques autres (dont Gabriel FRIZEAU, un sympathique inconnu qui retiendra notre attention) est de montrer d'abord que, quoiqu'on en ait dit, l'illustré écrivain et célèbre diplomate n'a jamais oublié son pays natal - le Tardenois - et ensuite d'observer, à l'aide de lettres adressées ou reçues, l'ami fidèle qu'il fut pour ses correspondants malgré l'éloignement où le tenaient ses missions. Amitié d'une spiritualité très haute que la sienne, mais très pratique, sachant s'adapter aux contingences de la vie et respectueuse de la personne humaine, sous réserve néanmoins de certaines positions personnelles ou littéraires qui lui paraîtront moralement inacceptables ou très décevantes.

Qui étaient, au vrai, ces correspondants et comment notre compatriote les avait-il connus ?

Francis JAMMES était un Béarnais, célébrité littéraire qui n'est pas oubliée. JAMMES était né à Hasparren (Pyrénées-Atlantiques) et resta toujours attaché à son terroir qu'il a chanté en termes imprégnés des senteurs natales. "De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir" (poème âprement critiqué par Charles MAURRAS mais admiré par d'autres) les "Géorgiques Chrétiennes" de leur côté, entre beaucoup de ses écrits, demeurent poésie de premier rang que François MAURIAC a comparée à l'œuvre de Dante. Au demeurant, JAMMES n'est pas que poète, c'est aussi un conteur délicieux : Clara d'ELLEBEUSE ou Almaïde d'ETREMONT sont de petits chefs d'œuvre de psychologie féminine.

A Hankeou (Chine) où il était vice-consul, CLAUDEL avait reçu une plaquette du poète inconnu de lui. Il trouva dans ses vers un accent fraternel : "Moi, Champenois, écrit-il pour remercier, j'ai aspiré jusqu'au fond votre livre d'homme du Midi. Tout chez vous est original et vierge." L'un et l'autre ont 29 ans - nés en 1868 - lorsqu'ils échangent leurs premières lettres (1897). Il s'ensuivra un attachement progressif que rien ne ternira - malgré les petites critiques qu'ils pourront formuler pour telle ou telle de leurs œuvres toujours bien acceptées. Il constituera pour eux un enrichissement mutuel, lequel durera jusqu'à la mort de JAMMES en 1938. Ce sera pour Paul CLAUDEL une joie de voir, en 1905, son ami revenir à la foi catholique qu'il avait perdue, en dépit d'une certaine sensibilité

restée religieuse, retour que les contacts avec CLAUDEL, converti, lui, en 1890, favorisèrent puissamment. Le 12 Septembre 1904 le poète du Béarnais ne lui avait-il pas écrit : "CLAUDEL, j'ai besoin de Dieu" et de son séjour chinois, le consul répondait : "Que ne suis-je un saint pour vous parler, cher ami ? au lieu de cela, je ne suis qu'un pécheur".(1)

Bien autre est Gabriel FRIZEAU... Riche Bordelais, vivant de l'exploitation de ses vignobles, esprit curieux de tout, amateur d'art, entretenant des relations avec nombre de personnalités littéraires de son époque. Dilettante plein de modestie, il n'a que peu écrit (et on le déplora) mais il suffit que ses amis aient été, outre CLAUDEL et Francis JAMMES, Romain ROLLAND, André GIDE, Arthur FONTAINE, Maurice DENIS et le peintre de valeur que fut Odilon REDON pour révéler la qualité de son esprit. C'est par JAMMES que CLAUDEL l'a connu. Il lui restera fidèle, près de cent lettres en témoignant, jusqu'à ce qu'il disparaisse, lui aussi, en 1938.

Les trois hommes à peu près du même âge ont ceci de commun lors de leur amitié naissante : ce sont des convertis. Nous savons tous que Paul CLAUDEL est revenu à la foi, grâce à la lecture de l'œuvre d'Arthur RIMBAUD, après des mouvements d'âme passionnés, foi solide mais traversée de défaillances morales dont "Partage de Midi" (œuvre mise au point dans la maison paternelle de Villeneuve-sur-Fère) est l'émouvant écho. Or, FRIZEAU fut le premier que l'art de CLAUDEL ramena au catholicisme (à la suite de la publication de certains de ses drames de "Connaissance du Temps" et de discussions par lettres) "Je n'ai donc pas écrit en vain" avouait-il à André GIDE, avec lequel notre compatriote était lié littérairement depuis quelques années. A la Pentecôte 1905, il est en Tardenois. On l'y retrouve en septembre ; il y travaille à son drame "L'Echange", "drame purement humain" écrit-il à FRIZEAU qui, de son côté, lui déclare : "Votre article (2) sur Mademoiselle CLAUDEL statuaire, m'a été un délice. Quel juste sens de la chose sculptée et son histoire en raccourci frappant d'exactitude : de l'HERMES à GAMBETTA et RASPAIL" (3), ces lignes dénotant combien ce Bordelais était sensible à l'art. Camille CLAUDEL, sœur aînée de Paul - née en 1864 - était l'élève préférée de RODIN et même pour le sculpteur... quelque chose de plus... Nous aurons à revenir sur cette artiste, qu'on a qualifiée de géniale qui intéresse aussi le Tardenois et dont le douloureux destin ne saurait laisser personne indifférent.

Du 6 Septembre 1905 et datée de Villeneuve, nous avons une longue lettre de CLAUDEL à FRIZEAU où il est dit : "Il fait nuit, j'ai devant moi le vitrail du chevet de l'église à travers lequel j'aperçois la lampe du sanctuaire". Dans son zèle prosélytique, il déplore

---

(1) Il était à ce moment à Fou-Tcheou où de 1900 à 1904, il eut une aventure sentimentale passionnée : de là cet aveu plein d'humilité.

(2) Publié dans le "Mercure de France" (1905)

(3) Elle en avait fait les bustes. Le Musée Rodin, celui de Poitiers, la Maison Jean de la Fontaine conservent certaines de ses œuvres (précisions fournies par Mademoiselle C. Prieur, Présidente de notre Société et Conservateur du Musée Jean de la Fontaine)

l'abandon de "la foi en ce pays" et il conclut par cette phrase très claudélienne : "Il (Dieu) attend là avec une patience inextinguible comme une vieille mère près de son lumignon". Cette soif de l'Absolu, on la revoit dans ces mots : "Moreno est mourante. Je vous demande de prier tous les jours pour cette pauvre femme." (4)

Le 29 Septembre, Paul CLAUDEL informe FRIZEAU : "Me voici de retour à Villeneuve... Je suis désemparé dans ce sombre village où c'est à peine si l'on peut dire qu'il y ait un prêtre et une église. On y travaille bien mais dans cette solitude, la bataille avec soi-même se fait sans trêve." Nous avons une plainte analogue dans les lignes adressées à André SUARES - un autre de ses amis - écrivain original et pessimiste, critique d'art que le "Voyage du Condotier" fera connaître au public lettré : "J'ai fini par retrouver dans cette sombre campagne le terrible tête à tête. Ah ! que les journées où l'on souffre sont longues". Torture morale au souvenir de la crise subie après la rupture avec la femme qu'il aima durant son long séjour à Fou-Tcheou (c'est l'Ysé du "Partage de Midi") souffrance que le calme du Tardenois finit, me semble-t-il, par apaiser, car nous lisons, le 19 Octobre, ces mots à FRIZEAU : "après cette longue crise de quatre ans, je me sens débordant de force et d'idées. Il me semble que j'ai 18 ans et que ma vie vient de commencer." Quelques mois plus tard (février 1906) le diplomate se marie avec Mademoiselle SAINTE-MARIE-PERRIN, fille de l'architecte de la Basilique de Fourvières, trouvant dans cette union une stabilité morale bienfaisante, puis il repart avec son épouse pour l'Orient, trois jours après son mariage. A Tien-Tsin, il est surchargé d'occupations : "je suis accablé d'affaires, de tracas. Je n'ai plus qu'un ou deux quarts d'heure pour la poésie chaque matin," (à Francis JAMMES le 17 Octobre 1906). Cela ne l'empêche pas de s'intéresser au mariage du poète béarnais, qu'il apprend, avec une jeune fille de Bucy-le-Long près Soissons et, de fait, cet événement nous appartient. Le 23 Septembre 1907, il écrit au futur : "Dans quelle partie de l'Aisne, se trouve Bucy-le-Long ? vous savez que j'habite à Villeneuve près Fère-en-Tardenois. Nous allons pouvoir voisiner." Un vrai roman que ce mariage dont il a été déjà parlé avec humour dans les annales de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Aisne (5) et sur lequel je puis apporter quelques données complémentaires. Le 25 du même mois, il demande à FRIZEAU : "dites-moi ce que vous savez de la fiancée et du mariage. Bucy-le-Long est à une cinquantaine de kilomètres de chez nous", en quoi il se trompe un peu.

La fiancée, Anne, Emilie, Geneviève (Ginette), Marie GOEDORP appartenait à une famille d'origine hollandaise. Instruite, elle avait apprécié les œuvres de JAMMES qui étaient fort goûtées malgré l'acerbé critique que Charles MAURRAS avait faite, lors de sa paru-

---

(4) Il s'agit de l'actrice déjà très fêtée qui était alors en République Argentine et qui ne mourra point... qui, 23 ans plus tard sera la créatrice inoubliable de la "Folle de Chaillot" de Jean Giraudoux.

(5) Mémoires de la Fédération, année 1963 : "Le mariage de Francis Jammes" par Edgar de Barral.

tion, du recueil "de l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir". Ce fut, surtout, le recueil "Tristesse" qu'on lui avait prêté qui ravit la jeune fille. Elle en avait écrit au Béarnais : "Monsieur, il y a longtemps que je voulais vous écrire et je n'osais pas ; mais tout à coup en lisant votre "Pomme d'Anis", j'ai senti combien vous aimiez les jeunes filles et j'ai osé. Ce que depuis longtemps je voulais vous dire, ce n'est pas seulement que j'admire vos livres - ce serait trop peu - mais qu'ils sont de bien chers et déjà anciens amis de mon cœur". Elle avouait être catholique et prier pour le poète d'Orthez dont, évidemment, elle avait constaté l'inspiration sans, cependant, rien savoir de son comportement ni de sa vie. "L'Eglise habillée de feuilles" poème qu'on avait lu dans le salon du haut fonctionnaire qu'était Arthur FONTAINE (dont nous parlerons) et qui avait déchaîné l'enthousiasme, enchantait Mademoiselle GOEDORP et elle le lui dira. De nos jours, une telle lettre ne surprend nullement de la part d'une jeune fille mais en 1906, cela n'était pas admis, d'autant que Madame GOEDORP, la mère, ignorait tout.

Cette lettre émanait des "Egrets", nom de la propriété des GOEDORP. Dans ses souvenirs, Madame Francis JAMMES l'a décrite : "J'habitais au flanc d'un côteau de la vallée de l'Aisne, une claire et simple maison dont le petit parc descendait en pente douce jusqu'à la route qui, de Soissons, mène à Berry-au-Bac. Des fenêtres, on domine toute la plaine jusqu'à la calme et large rivière qui coule au pied des hauteurs. Cette demeure s'appelait "les Egrets". Il semble qu'elle ait été depuis longtemps marquée par la poésie, car au registre cadastral, elle y est dénommée "les Egrets" ou "le Regard de la fontaine" : elle devait, sans doute, ce nom à une source qui, parmi les pervenches étoilant les sous-bois, jaillissait.

Il était pourtant peu acceptable que Madame GOEDORP demeurât dans une ignorance prolongée de ce commerce épistolaire d'autant que JAMMES, flatté, avait répondu gracieusement. Soit que sa fille ait confié à sa mère ce qu'il en était, soit que cette dernière, étonnée de cette correspondance insolite, ait réclamé une explication, des renseignements furent pris sur l'écrivain. Apparemment, ils furent bons, puisque les habitantes de Bucy, qui avaient décidé d'aller à Lourdes, résolurent d'avoir, au passage en Béarn, une entrevue avec le poète. Cette famille GOEDORP servait la France depuis un siècle : Le colonel MARTINET de CORDOUE, aïeul maternel du Commandant GOEDORP, père de Geneviève, avait commandé le dernier carré de la Garde à Waterloo (son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe). Il y avait aussi un autre aïeul, le Général Chadlas, intrépide combattant de la Révolution et de l'Empire qui implanta sa famille dans le Soissonnais. Madame GOEDORP, elle, avait pour père, Monsieur LEVESQUE, Conseiller à la Cour de Paris et pour aïeul un président du Tribunal de Soissons. Quant au père lui-même de l'épistolière, c'était un officier distingué, prématurément décédé, Professeur à St-Cyr et membre de l'ancien Etat-Major.

Lors de l'entrevue de JAMMES, venu à Lourdes, et de son admiratrice, le 16 Août, l'étincelle jaillit, malgré les 38 ans de l'écrivain, son allure un peu gauche, sa barbe broussailleuse et les fiançailles

furent rapidement conclues. Au retour les fiancés s'arrêteront à Hasparren où vivait Madame JAMMES mère.

Revenue dans l'Aisne, Ginette reçut un petit poème :

“J'ai une fiancée, elle est joyeuse et ronde  
“Comme une rose au grand soleil, épanouie  
“Une rose riante qui serait un nid  
“La Fontaine l'aurait assise auprès de l'onde  
“Sur les reines des prés de son Château-Thierry  
“Et je l'évoque encore, vêtue en jardinière  
“Parmi les melons d'or et les roses trémières.” (6) Le mariage eut lieu le 5 Octobre à Bucy. FRIZEAU, retenu par la santé de sa fille malade, était absent mais, ayant su tous les détails de la cérémonie, il les communiqua à CLAUDEL. Cérémonie charmante dans ce village du Soissonnais et non du Tardenois, comme l'écrit FRIZEAU : Madame LACOSTE, épouse d'un camarade de lycée de JAMMES, chanta des airs religieux de César FRANCK. STRADELLA, BACH. Le père Michel CAILLAVA, ami du trio CLAUDEL - JAMMES - FRIZEAU, bénit l'union et parla avec affection, ayant une pensée pour l'ami lointain qu'était le diplomate. Parmi les invités, Jacques DUPARC, fils du compositeur trop tôt disparu, Arthur FONTAINE, témoin de JAMMES avec François CAILLEBAR ses amis ; Albert DEHOLLAIN, son oncle et François LEROLLE étaient témoins de la mariée. (7)

Par ailleurs, cet Arthur FONTAINE, autre témoin, était un haut fonctionnaire, Directeur de l'Office National du Travail (petit-fils, paraît-il d'un cultivateur de l'Aisne) “Il fut, a-t-on écrit, l'homme complet ayant pesé sur la constitution de la société française plus que tel vague Président du Conseil”. C'est lui qui a préparé toute l'œuvre sociale de la 3<sup>e</sup> République et il a été juste que le gouvernement de cette dernière l'ai fait désigner, en 1919, pour présider à Genève le Bureau International du Travail, fonctions occupées par lui jusqu'à sa mort avec une autorité reconnue de tous.

Dans la bibliothèque des Egrets, le marié réunit un moment ses amis personnels : André GIDE, Raymond BONHEUR, artiste raffiné qui mit en musique des poèmes de Francis JAMMES, Eugène ROUART, un agronome distingué qui sera influent député du Tarn, romancier à ses heures et aussi “un cousin GOEDORP” peut-être celui qui fut longtemps Secrétaire Général du “Temps” (8).

Dans la salle du lunch, des personnalités diverses, en nombre limité pourtant : les LEROLLE amis de la famille GOEDORP, Madame

---

(6) Ailleurs, Francis Jammes dira : “Ma fiancée était très jolie, dans la manière épanouie de Rubens, telle que cette rose qu'on nomme “la France”.

(7) Je viens de nommer Albert Dehollain. Son descendant qui m'a écrit aimablement habite Bucy-le-long et conserve, m'a-t-il dit, les œuvres de Francis Jammes qu'il n'a pas connu mais dont il a connu l'épouse et c'est son père, Philippe Dehollain, en son vivant Président du Crédit Agricole du Soissonnais, qui a facilité au comte E. de Barral l'article que j'ai cité et cela, tant par ses archives que par ses souvenirs.

(8) Pour la “petite histoire” disons que Claudel envoya comme cadeau une soierie de Chine et que Gide donna une pendule “Restauration”.

Ernest CHAUSSON, veuve du compositeur de musique de chambre, le célèbre peintre Odilon REDON et son épouse, le général CHERFILS, chroniqueur militaire apprécié, les époux LACOSTE, lui peintre de valeur, d'autres encore : les frères LEBLON, Marius et Ary, des créoles de la Réunion qui ont fait beaucoup pour le développement de l'esprit colonial français.

Le 30 Décembre 1908, CLAUDEL, encore en Extrême-Orient, écrit au poète : "Nous nous retrouverons sans doute vers le mois de Septembre ou d'Octobre à Villeneuve ou à Bucy." Dès le 1<sup>er</sup> Février précédent, il l'avait interrogé : "Que pensez-vous de nos paysages du Nord ? Ils ne valent pas votre Midi, mais néanmoins, je crois que notre Villeneuve vous plaira."

En fait, Francis JAMES s'était parfaitement adapté à l'ambiance du Soissonnais : en Décembre 1907, l'on avait revu le couple à Bucy pour y fêter Noël : l'hiver y était dur, l'Aisne charriait des glaçons et l'on patinait sur le vivier des Egrets. (9) Au printemps de 1909, Madame GOEDORP reçut de nouveau fille et gendre : JAMMES s'adonna, dans l'Aisne, au plaisir de la pêche et, au retour, passant par Paris, il lut chez André GIDE, en l'honneur de CLAUDEL, un poème écrit à Bucy ; le voici :

"Ce pays n'est pas le mien. Longtemps ma femme  
"L'habita. Au-dessus du sol, croasse et rame  
"Surtout quand c'est l'hiver, la flotte des corneilles.  
"Plateaux et plaines, les meules y sont pareilles  
"A des villages morts, cependant que rutile  
"Parmi les lilas bleus des ardoises, la tuile"...

et plus loin, en adieu, ces vers :

"Pour toi, Consul, qui vit chez un peuple sauvage (? ! ...)  
"Cette lettre où le rossignol fait son ramage."

Paul CLAUDEL n'a pas, alors, que du plaisir en Chine. Nous lisons, en effet, dans une lettre à SUARES, ces lignes : "Un employé malhonnête que j'avais dû révoquer m'a dénoncé pour menées cléricales... Un député M. BERTEAUX a bien voulu s'occuper de moi et sans la générosité de l'ami incomparable qu'est Philippe BERTHELOT, qui a menacé de donner sa démission, j'étais cuit." BERTHELOT, qui régna - le mot n'est pas trop fort - sur le Quai d'Orsay, sous l'égide de ministres successifs pendant tant d'années, aida tout au long de sa vie diplomatique notre compatriote avec un dévouement jamais lassé et l'on peut se demander si, sans BERTHELOT, CLAUDEL eut accompli la brillante carrière que nous savons.

Laissons cet incident et voyons plutôt CLAUDEL conter à JAMMES son petit voyage à Rheims (sic), à Laon, à Notre-Damme de Liesse : "Laon est quelquechose de superbe" et il déclare que, vue de la montagne de Laon, la plaine apparaît "un grand manteau fleurdelysé".

---

(9) Il y écrivit ses "Poèmes mesurés" dédiés à Ginette. Ils feront plus tard partie du "Tombeau de Jean de la Fontaine" publié au Mercure de France (1921)

Cette époque est, pour CLAUDEL et ses amis, celle où ils créent une "coopérative de prières", initiative qui, me semble-t-il, appartient à l'histoire de la pensée au début du XX<sup>e</sup> siècle. Qu'est-ce à dire ? Ces intellectuels convertis s'unissent pour prier en commun quand ils le peuvent, individuellement dans d'autres cas, mais en pensant toujours à leurs amis. Initiative qui sonne non pas le glas du scientisme mais qui s'inscrit parallèlement (si limité qu'il soit) à ce dernier mouvement d'idées et qui a la particularité de se situer entre deux condamnations portées par l'Eglise : celle du "Sillon" en 1910 et celle de "l'Action Française" (1926). Des noms au sein de ce groupement ? VALLÉRY-RADOT, Emile BAUMANN, l'auteur de l'Immolé, Jacques COPEAU, Joseph LOTTE, le poète LE CARDONNEL, André LAFON (prix Goncourt avec "L'élève Gilles"), l'universitaire éminent que fut Léonard CONSTANT, disparu en Rhénanie au cours de notre occupation, ce qui fut un deuil pour notre action sociale, et aussi un illustre Japonais, converti en 1893, l'amiral YAMAMOTO, aide de camp de Togo, le vainqueur de Tsou-Sima qui anéantit la flotte russe. (10) Attaché naval à Paris et futur Délégué à la conférence de la Paix en 1919, il reste la figure la plus marquante du catholicisme au Japon à cette époque. Un autre nom fameux, velléitaire en matière religieuse, tenta d'y entrer et finalement s'en abstint : j'ai nommé Jean COCTEAU. La dispersion de cette coopérative de prières fut provoquée par la condamnation de "l'Action Française" qui comptait plusieurs de ses membres dans cette association... Francis JAMMES sera l'un des premiers à ne plus vouloir se trouver auprès de ceux-ci et démissionnera sans tarder.

En Juillet 1910, JAMMES est allé à Villeneuve-sur-Fère pour y saluer les parents de son ami, absent. Il a relaté cette visite. Écoutons-le : "C'est avec émotion que je vis apparaître la maison natale de mon ami alors consul à Prague. Imaginez-vous un gros pain de ménage tout à fait dans le style de l'homme avec un trou pour entrer et sortir et deux autres pour livrer un jour avare. Cette maison demeure, comme pétrée à la main par quelque demi-dieu maladroit, s'élève à côté de l'église et sert de presbytère. La famille en fit échange peu après la naissance de celui-ci (Paul CLAUDEL) contre une villa tout auprès, poétique et douce, dans un jardin dont les arbres me parurent royaux comme certains drames qu'il a composés." Et le visiteur ajoute : "Nous avons eu le plaisir de déjeuner avec ses père et mère avancés en âge et sa jeune femme, fille de l'architecte de Fourvières. Je visitai la maison puis le soi-disant cabinet de travail. Celui-ci n'était qu'une grange non débarrassée de ses instruments aratoires, au sol de terre battue et où il se réfugiait pour être tranquille, assis sur un escabeau et écrivant sur un établi de charbon." Peu après, le diplomate est enfin à Villeneuve et c'est dans son décor qu'il porte un définitif regard sur le texte de "l'Otage", drame qu'on ne peut évoquer sans rappeler ces noms et ces lieux qui nous sont familiers ; Turelure, Coufontaine, Laon et sa cathédrale et aussi Reims et la Champagne : "Je vous envoie, par courrier, écrit-il à Gide (alors un des dirigeants de la Nouvelle Revue Française) la

(10) Cette destruction mit fin à la guerre russo-japonaise et consacra la défaite de la Russie.

dactylographie de "L'Otage" soigneusement corrigée. Il ne reste à modifier que le blason des Coufontaine." (11)

Le 23 Juin 1911 CLAUDEL écrit à JAMMES : "me voici de nouveau avec mes vieux parents dans ce Villeneuve que vous aimez et qui est pour moi plein de souvenirs, la plupart bien amers ; la mort affreuse de mon grand-père, toutes les crises de la conversion, de la vocation (il avait eu la velléité d'être bénédictin), de la passion (c'est l'aventure de Chine), la présence de tous ces disparus et des visages de ceux qui restent et je viens de revoir à Paris ma sœur Camille. Nous vendrons demain une pauvre vieille ferme dont on ne sait que faire." Cette pauvre Camille ! elle sombrait peu à peu dans la folie et son frère fut obligé, en 1913, de la conduire en maison de santé !

En 1911 paraissent les "Géorgiques Chrétiennes" de JAMMES ; G. FRIZEAU écrit : "JAMMES m'a envoyé ses Géorgiques qui sont belles, d'une piété profonde (1<sup>er</sup> Novembre 1911) ; de son côté, CLAUDEL admirera, sans retenue, ces poèmes. Après bien des difficultés, "L'Otage" sera joué en 1914 : ce fut un triomphe, disons-le et d'autant mieux que cette œuvre a été écrite en partie au pays natal (12) : le 23 Juin 1914, le dramaturge écrit à JAMMES : "des recettes comme le théâtre n'en connaît plus et des applaudissements enthousiastes."

Mais avant ce triomphe était décédé à Villeneuve Monsieur CLAUDEL père, ancien conservateur des Hypothèques, mort qui bouleversa son fils. Il écrit : "Mon père est mort sans s'être confessé malgré l'intention de le faire, manifestée à plusieurs reprises. Il ne s'est pas vu mourir." Il arriva, en effet, trop tard pour recueillir son dernier soupir et ce sera un remords pour toute sa vie.

Au cours de ces années, CLAUDEL a remanié son œuvre : "La jeune fille Violaine" remontant à 1892 ; de cette refonte est sorti le drame "L'Annonce faite à Marie" qui fut représentée avec un éclatant succès. Le 24 Décembre 1912, JAMMES écrit à l'auteur : "J'ai lu dans le Journal des Débats quel a été votre triomphe. Que d'âmes vous avez éclairées et d'un seul coup qui vont suivre votre étoile." Ce drame, dont le cadre est le Tardenois, on le sait, est l'œuvre la plus souvent jouée de Paul CLAUDEL.

Bientôt ce sera la guerre. J'ai conté autrefois les péripéties éprouvées alors par la famille CLAUDEL. La correspondance se raréfie un peu, mais, notons-le, c'est le cher FRIZEAU qui le recueillera à Bordeaux lorsque notre diplomate suivra, en 1914, le Gouvernement replié dans cette ville.

D'autre part, Francis JAMMES reçoit, durant la guerre, les originaires de l'Aisne réfugiés en Béarn et s'efforcera d'obtenir des nouvelles des familles restées isolées dans notre département.

---

(11) Correspondance Claudel-André Gide, 20 Octobre 1910.

(12) Malgré la critique assez défavorable, mais correcte, de P. Lasserre dans "l'Action Française".

Paul CLAUDEL est bientôt envoyé en mission à Rome : mission d'ordre commercial. Plus tard, il sera ministre à Rio de Janeiro, puis en Danemark où il participera, en 1920, à la délimitation de la frontière entre ce pays et l'Allemagne, le Danemark récupérant les territoires qui lui avaient été ôtés par Bismarck. Enfin, Ambassadeur au Japon, aux Etats-Unis, en Belgique. JAMMES ne l'oublie pas et se rappelle Villeneuve, témoin ce quatrain :

“Tout est triste dans la belle journée

“J'écoute, le cœur gros, le silence des lis

“Que ne troublera point la porte condamnée

“Depuis que le grand homme a quitté son pays.”

En 1927, CLAUDEL a acheté le château de Brangues en Dauphiné et on le verra moins dans l'Aisne, ce qui ne l'empêche pas de rester fidèle à ses amitiés. Le 21 Juin 1929, de Washington, il écrit à FRI-ZEAU : “je vous apprendis que je viens de perdre ma mère, morte à 92 ans d'une tumeur qui la rongeaît depuis un an et demi. J'ai eu grande joie de la ramener à Dieu. Priez pour cette âme honnête mais trop longtemps aveuglée. “Cette nonagénnaire était décédée à Villeneuve-sur-Fère et, détail touchant, lors de ses obsèques, ce furent les femmes du pays l'ayant servie qui portèrent le voile funèbre ; marque de l'attachement unissant serviteurs et maîtres dans un climat exempt de ségrégation.

Au cours de toutes ces années d'après-guerre, la production littéraire de CLAUDEL connaîtra une immense diffusion qui influera sur le comportement intellectuel, moral, religieux d'une foule de lecteurs. Or, cette aura de gloire ne lui fera pas oublier de partager les joies et les peines de ses amis, mais aussi de réproucher - je pense ici à André GIDE - l'impact pernicieux que tel d'entre ses livres exercera sur la jeunesse. Par contre, ce lui sera une grande joie de voir Francis JAMMES célébré avec éclat au théâtre des Champs-Élysées (25 Octobre 1937) au cours d'une conférence intitulée “Bilan de ma vie” ; encadré par CLAUDEL et MAURIAC, JAMMES connut un vrai triomphe : “j'espère que ces belles journées d'admiration dont vous vous sentiez entouré vous consoleront de beaucoup d'injustice”. En effet, la vie n'avait pas toujours été clémente à l'hôte de Bucy-le-Long : deux fois candidat sans succès à l'Académie Française, il ne s'obstina pas. Son œuvre poétique avait été plus que contestée par “L'Action Française” et si son beau drame “La Brebis égarée” avait été un succès, la composition musicale qu'on en fit sur un livret tiré de l'œuvre provoqua un scandale à l'Opéra-Comique. Pourquoi ? parce que l'auteur, un jeune musicien appelé à la célébrité, Darius MILHAUD, ami de CLAUDEL et son secrétaire au Brésil, était israélite et qu'une cabale antisémite odieuse se déclina contre lui et son œuvre.

Dans le Soissonnais, JAMMES revenait parfois. Il aimait ce pays si différent du sien : “son aspect me plaît beaucoup. Les vastes plateaux à perte de vue semblent se dérouler pour que l'esprit s'y repose.” Mais “leur sérénité n'est qu'apparente, notait-il, car l'invasion est toujours proche”. En 1930, on l'avait vu assister au baptême de trois cloches sur lesquelles furent gravés trois poèmes composés par lui.

De Brangués où il passait de longs mois, CLAUDEL se rendait dans le Midi où sa sœur, cette statuaire, que FRIZEAU avait considérée comme géniale et que RODIN avait aimée mais refusé d'épouser pour ne pas se séparer de sa vieille amie, était internée. Folie douce, au moins dans ses dernières années, que la sienne ! Elle avait des moments de lucidité et lorsqu'il venait, elle revoyait avec joie "son petit Paul". Elle s'éteignit en 1943 à près de 80 ans ; émouvante victime de l'amour déçu et perte réelle pour l'Art..

Les relations épistolaires avec JAMMES et FRIZEAU se poursuivaient. Le 10 Février 1938, le premier écrivait : "je reçois de CLAUDEL la plaquette "Un poète regarde la Croix", je demeure muet d'admiration en face de cet océan de la pensée, chargé du sel le plus pur de la doctrine et qui rejoint l'Ancien et le Nouveau Testament avec la sûreté d'un Cuvier reconstituant un squelette dispersé."

Mais si FRIZEAU était toujours un admirateur sans défaillance de CLAUDEL, Francis JAMMES savait parfois nuancer ses jugements. Le 17 Juin 1911, il écrit à CLAUDEL : "j'ai reçu vos deux drames "Tête d'Or" et "L'Otage" (non encore joué) je dois avouer qu'un abîme les sépare. "L'Otage" c'est le volcan mur avec des vignes dessus "et ailleurs il «le félicitera d'avoir modifié la fin de cette pièce, d'une façon plus conforme à la psychologie de l'œuvre». Les années passent... Arthur FONTAINE meurt en 1931 ; CLAUDEL prend sa retraite après quarante ans de services et se livre plus que jamais à ses commentaires de la Bible, à l'étude des Pères de l'Eglise et de l'Apocalypse. En Janvier 1938, Gabriel FRIZEAU - un ami de près de 35 ans - meurt. Il en est averti aussitôt par Francis JAMMES et il adresse à Madame FRIZEAU la dépêche suivante : "Moi-même dans les larmes, je m'unis à votre douleur, à vos prières, à votre foi" et le lendemain il renouvelle, par lettre, sa sympathie. Il y est dit notamment : "il avait un cœur qui battait avec le mien. Quel bon, quel droit, quel solide compagnon nous perdons sur la terre." Le jour de la Toussaint 1938, c'est au tour de JAMMES de s'éteindre, miné par un cancer à l'estomac. Le 30 Octobre, le poète des "Géorgiques Chrétiennes" était entré en agonie à l'heure où sa fille Françoise prenait, à Lyon, le voile des "Sœurs Blanches", qui, depuis plus d'un siècle, œuvrent en Afrique du Nord, sans distinction de classe, de race, de religion pour l'humanité démunie et souffrante. Le 4 Novembre, il écrit à la veuve de l'écrivain, à l'ancienne habitante du Soissonnais : "j'ai parlé de JAMMES hier à la radio et demain le Figaro publiera un article de moi". Evoquant le souvenir de la journée où le défunt avait été fêté, CLAUDEL ajoutait : "Il y a un an, il était à Paris et il y était l'objet d'un véritable triomphe réparation d'une longue injustice et couronnement d'une magnifique carrière." Un long article du "Temps" a relaté les obsèques du poète : "un admirable chœur de voix d'enfants entonne les chants funèbres. Aucun bruit, aucune parole, le silence ! La nature et les hommes se recueillent autour de la tombe, sous le noir cyprès, lieu de pèlerinage demain pour les fidèles de la vraie poésie."

Il y aurait certes encore beaucoup à noter sur l'amitié de ces trois hommes d'inégale célébrité, de caractère différent mais unis par un

attachement que rien n'ébranle et par une authentique foi religieuse, tous trois tenant leur place - avec leurs dons propres - dans la société de leur temps. Ni l'absence de CLAUDEL travaillant au service de l'Etat, parfois dans les régions les plus lointaines, ni les déceptions éprouvées, à certains égards, par Francis JAMMES, compensées par une heureuse vie familiale, ni la vie honorée de FRIZEAU en sa province, toute vouée à la pratique de la charité et au culte des lettres et des arts, n'altéreront leur mutuelle fidélité, j'ajouterai ni l'histoire de la pensée, ni l'histoire littéraire, ni l'histoire religieuse ne pourront dissocier ces trois noms. (13)

André LORION

---

(13) A. Blanchet "Introduction à la publication de la correspondance avec Fr. Jammes et Frizeau. »

## SOURCES

Les travaux relatifs à Paul CLAUDEL sont extrêmement nombreux. Pour cette étude, les sources sont avant tout la correspondance de Paul CLAUDEL avec Francis JAMMES et G. FRIZEAU dont l'édition est précédée d'une savante introduction d'André BLANCHET (1952).

Ont été, en outre, exploités ou doivent être consultés les ouvrages ci-après, entre beaucoup d'autres :

### *Pour Paul CLAUDEL :*

- Correspondance CLAUDEL - André SUARES (1951) avec introduction de R. MALLET.
- Les œuvres de Paul CLAUDEL, éditées par R. MALLET (1950-1967) notamment Théâtre, Commentaire, Positions et Prospections
- Paul CLAUDEL Journal (T. I & II) 1968
- André GIDE : Journal 1889-1939 (1950)
- Jacques RIVIERE : Paul CLAUDEL, poète chrétien dans "Etudes" (1911)
- G. DUHAMEL : Paul CLAUDEL (Mercure de France 1913)
- J. MADAULE : Le Génie de Paul CLAUDEL (1933)
- G. FRIZEAU : Paul CLAUDEL (Vie Intellectuelle Juillet 1935)
- Paul CLAUDEL "Je crois en Dieu" (textes recueillis par Agnès de SARMANT (1961)
- Pierre CLAUDEL : Paul CLAUDEL (1965)
- F. VARILLON : CLAUDEL (1967)
- J. GADOFFRE : CLAUDEL et l'Univers chinois (1969)
- André LORION : Paul CLAUDEL et le Tardenois (d'après son journal) Mémoires de la Fédération des Stés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne (1974)
- Dictionnaire Larousse (1976) excellente et longue notice sur Paul CLAUDEL, signée J.M.
- Cahiers de Paul CLAUDEL (1959 et sq)
- Collection des Bulletins de la Société des Amis de Paul CLAUDEL.

### *Pour Francis JAMMES :*

- Correspondance susvisée avec P. CLAUDEL et G. FRIZEAU (1952)
- Correspondance Francis JAMMES et André GIDE (1948)
- Œuvres complètes notamment les "Géorgiques Chrétiennes" et "Feuilles dans le Vent" ; Premier livre des Quatrains, "le Tombeau de Jean de la Fontaine" (édition Robert MALLET 1950-1967)
- Paul CLAUDEL : Accompagnements (1939)
- Francis JAMMES : Le Patriarche et son troupeau (1948)
- R. MALLET : Francis JAMMES, sa vie et son œuvre (1961)
- E. de BARRAL : Le mariage de Francis JAMMES (Mémoires de la Fédération des Stés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne (1963)
- Article Nécrologie du Journal "le Temps" (5 Novembre 1938)

### *Pour G. FRIZEAU :*

- Correspondance sus-visée CLAUDEL - Francis JAMMES - FRIZEAU (1952)
- Correspondance Paul CLAUDEL - André GIDE (1949)
- Paul CLAUDEL - Journal (T.I. & II) (1968)

### *Pour Arthur FONTAINE :*

- Dictionnaire de biographie française
- E. RAGUIN : Arthur FONTAINE (1933)
- G. PALEWSKI : Propos in Revue des Deux Mondes (1983)